

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

96

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Yves-Joseph BLANCHET

Né le 4 juin 1914, à Ernée (Mayenne)

Essai sur

l'Ancienne Médecine Scandinave

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Yves-Joseph BLANCHET

Né le 4 juin 1914, à Ernée (Mayenne)

Essai sur
l'Ancienne Médecine Scandinave

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1939

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	R. DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HASARD.
	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE..... Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY..... Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.).. Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.) Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES... Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LAVIER..... Parasitologie.
 LELONG..... Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MÉNÉGAUX.... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgi-
 cale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD..... Ophtalmologie.
 RICHEL Physiologie.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.. Physiologie.
 GUÉNIOT..... Obstétrique.
 HEITZ-BOYER... Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS.... Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER..... Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 SCHWARTZ..... Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL.... Obstétrique.

IV. — AGREGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.
ALAJOUANINE.
AUBERTIN.
BRULÉ.
CHABROL.
DONZELOT.
DUVOIR.
LIAN.
VALLERY-RADOT
(Pasteur).
SÉZARY.

Clinique médicale.

MM.
BASSET.
BROCQ.
CADENAT.
GATELLIER.
MOURE.
QUENU.
VELTER.

Clinique chirurgicale.

MM.
ÉCALLE.
METZGER.

Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.
CHAILLEY-BERT, agrégé Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
RUPPE Stomatologie.
WEIL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin des Hôpitaux

*Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse. Hommage
de profonde et respectueuse reconnais-
sance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR GARRIGUES

*A qui nous sommes profondément
reconnaissant des indications et des
conseils précieux qu'il nous a donnés
pour ce travail.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Essai sur l'Ancienne Médecine Scandinave

AVANT-PROPOS

Difficilement justifiable par des raisons d'actualité, le choix d'un tel sujet peut surprendre ou paraître le fruit d'un souci légitime d'originalité.

Plus simplement ce fut le hasard, s'il faut y croire, qui nous le proposa. Il empruntait en l'occurrence la forme, d'ailleurs charmante, d'une malade d'origine norvégienne que nous suivîmes pendant de longs mois. Ouvrages d'ancienne littérature scandinave, recueils et traductions de poèmes et de légendes de ce lointain passé, formaient les livres de chevet de cette femme cultivée.

Discutées et commentées par elle, ces œuvres trop peu connues nous sont apparues vivantes et pleines d'intérêt. Complétées par d'autres recherches et spécialement éclairées par les travaux du D^r Albert Garrigues à qui nous voulons témoigner ici notre reconnaissance, elles nous ont fourni le champ attrayant, semble-t-il, de cette étude.

Celle-ci, après une rapide esquisse de la vie quotidienne des peuples Scandinaves et de leurs connais-

sances en histoire naturelle, s'attachera à mettre en lumière la place qu'y occupait la médecine, les données qu'elle avait acquises tant dans les domaines de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, que dans celui de la thérapeutique ; enfin nous examinerons quelles étaient alors les règles de l'hygiène observées.

CHAPITRE I

Les sources de notre étude

A considérer le silence presque unanime qu'ont gardé nos historiens sur l'ancienne médecine des peuples du Nord, l'on serait tenté de croire que cet art y fut inexistant, ou qu'aucune œuvre écrite n'en a gardé les traces.

Fort heureusement il en est autrement, et le nombre est bon de nos sources d'information : ce sont d'abord et surtout les deux « Eddas », les « Contes de l'aïeule », puis les « Sagas » ou récits poétiques composés par les Skaldes, puis les « Gragas », des annalistes Irlandais et enfin, comme éléments de comparaison hors de Scandinavie, les « Nibelunge », les récits poétiques calédoniens, finnois et bretons. Ces œuvres sont diverses certes, autant par leur aspect que par l'époque de leur composition, mais elles permettent de reconstituer une légende bien représentative de l'ancienne civilisation scandinave.

Fragments d'épopée nationale et chants populaires, reflets de la vie d'un peuple, forment ainsi un champ étendu de recherches. Ce champ est tout littéraire sans doute, mais si la glane possible n'y est pas

d'extrême importance en ce qui concerne la Science médicale telle que nous la concevons aujourd'hui, elle permet du moins de se faire une idée exacte du développement qu'avait atteint la médecine et de la place qu'elle occupait dans la civilisation véritable qu'avaient fondée ces « barbares », à l'époque qui fut pour eux la fin du Paganisme. « Ces peuples, écrit A. Maury (1), s'étaient fait par leur propre force et leur propre industrie, un état social qui ne le cédait guère en développement à celui des populations chrétiennes de l'Occident. »

(1) Les indications bibliographiques ont été reportées à la fin de notre travail.

CHAPITRE II

Les barbares scandinaves

Iles de la Baltique, Danemark, Suède, Norvège, Islande, d'abord peuplées de Lapons, puis de Finnois, plus tard de Celtes, eux-mêmes subissant par la suite l'invasion des Germains, furent longtemps le creuset chaotique où se fondirent lentement ces races diverses.

Ce fut seulement au ix^e siècle, que triomphant des Germains du Sud et assurant ainsi leur indépendance, les Germains du Nord acquirent une véritable civilisation. Bientôt viendront tout à la fois la constitution des diverses nationalités Scandinaves et l'avènement du christianisme amenant l'unité.

Quels sont donc ces derniers « barbares » qui nous occupent ? « Hommes de mœurs farouches et d'une indicible cruauté, écrit Firmery [2], ils ne connaissent qu'un vice, et c'est la peur, la lâcheté ; ils ne connaissent qu'une vertu et c'est le mépris de la mort ».

Si l'on en croit Tacite [3], ces hommes rudes, « n'avaient d'autre abri contre la pluie et les bêtes féroces que les branches entrelacées de quelques arbres ». Interrogeant l'Edda, nous y trouvons le souvenir des Nains et des Géants vivant dans des cavernes

tandis que la Saga de Saint Olav fournit le témoignage que la tente était encore en usage au ^x^e siècle. Mais adoptant l'opinion de J. C. Montbron [4] commentant le poème swéo-gothique « Les Scandinaves », nous considérerons que cet inconfort trop primitif était devenu rare et que le peuple utilisait « des chaumières bâties avec d'énormes troncs de sapins liés par des branches flexibles, et recevant le jour par le faite ». Le chat et le chien y étaient animaux familiers. La chasse et la pêche occupaient, entre deux batailles, le loisir des hommes ainsi logés, avant tout guerriers et hardis marins, tandis qu'une population sans doute d'esclaves et attachée à la terre, cueillait les fruits naturels, travaillait le sol, semait les céréales, entretenait la basse-cour et les troupeaux. Ours, sangliers, cerfs, écureuils, loutres, porcs, chèvres, moutons, bœufs, lait qu'on faisait souvent cailler, oiseaux de terre et de mer, poulets, oies, harengs, saumons, brochets, légumes divers, myrtilles, noix, pommes, fruits de pins, fournissaient une alimentation variée.

Le pain se faisait d'avoine, de seigle ou de blé, ou encore, d'après Montbron [5] « d'une plante secourable que le marais voit flotter sur ses ondes épaisses ». Comme boisson, les puissants avaient le vin et plus encore l'hydromel ; le peuple buvait une bière d'orge ou de froment, ou bien un acidulé de farine de seigle délayée dans de l'eau tiédie, puis fermentée et enfin décantée, parfois encore une sorte de vin fait de baies de myrtilles.

Il gardait pour vêtement l'antique tunique, parfois

la braie et plus généralement un manteau agrafé sur l'épaule, analogue au sayon celtique. Des Celtes encore était resté le goût des tissus bariolés aux couleurs voyantes, où dominait le pourpre pour les hommes, le bleu pour les femmes. Tissés de lin pour la saison chaude, ces vêtements étaient faits de lainage ou de fourrures pour le froid. En outre, les Scandinaves avaient dès longtemps appris des Finnois l'art de faire des jaquettes en peau de renne, que les épées ne pouvaient entamer dans le combat.

En ce qui concerne l'histoire naturelle, ils connaissaient du règne minéral, le fer, l'or et l'argent et les pierres précieuses. Le fer d'une utilité extrême pour former des casques, boucliers, cottes de mailles à clous, pointes de flèches, lames, couteaux et glaives.

L'or, l'or rouge sous forme d'anneaux, de draps tissés, de plaques tapissant le palais d'Odin, de monnaies [6] est chanté presque à chaque page des Sagas, l'argent y est également signalé à maintes reprises, et enfin, la perle et l'opale.

Parmi les plantes, les Sagas font une place particulière au hêtre, sur lequel se gravaient de préférence les runes magiques [7], au chêne dont avait été faite la baguette magique du géant Harbard [8], au frêne dont les Dieux firent Aske, le premier homme [9], à l'Aulne enfin — « l'aulne magnifique qui s'élève au milieu des sources » -- [10], et dont fut tirée de façon analogue, Embla, la première femme (10 bis).

Les Scandinaves connaissaient également le gui, les

céréales de culture parmi lesquelles l'avoine servait à faire le pain, le blé et l'orge, les fourrages fauchés pour l'alimentation des bêtes, l'ail, l'iris « qui pousse entouré d'herbes », le lis, la matricaire maritime, l'aconit dont les propriétés vénéneuses les avaient frappés. Les breuvages pour faire mourir ne leur étaient pas inconnus et ils savaient ainsi quantité de plantes « brunes et noires » propres à les composer, mais dont ils ne nous ont malheureusement pas laissé les noms. De même, pour beaucoup de plantes « salu_taires » qui guérissent.

Quant aux animaux, outre les bêtes de basse-cour et d'élevage que nous avons citées plus haut, les Scandinaves connaissaient le cygne, tantôt sauvage, tantôt domestique et ses rapports zoologiques avec l'oie, le coq, et d'autre part, l'aigle qui « crie et déchire les cadavres », le corbeau et la corneille, l'épervier, la mouette, et sans doute, le hibou et l'hirondelle.

Puis, parmi les quadrupèdes sauvages : le loup de férocité traditionnelle, l'ours, le cerf, le sanglier, la loutre sont leur gibier commun, tandis qu'ils utilisent le cheval et probablement le renne à des fins domestiques. Enfin, pêchant au filet pour se nourrir : harengs, brochets, et saumons « à la queue pointue », ils savent déjà l'art plus périlleux de harponner la baleine. Nous aurons terminé cette revue des connaissances des Scandinaves en histoire naturelle, quand nous aurons dit qu'ils savaient se défier de la vipère et « des perfides exploits des serpents, des morsures fatales de la bête venimeuse. »

CHAPITRE III

La médecine scandinave Ce qu'elle fut. Ceux qui la pratiquèrent.

Bien que la tradition scandinave fut formelle, qui vouait les individus morts de maladie ou de vieillesse à une existence future souterraine et méprisable, et bien que seule « La maladie de la bataille » fut glorieuse, il est bien certain que l'homme doit compter même avec ce qu'il méprise et que tel qui regarde la mort sans trembler est lâche devant la douleur.

Du reste, si la maladie était pour les barbares du Nord un sujet de lamentation, ils trouvaient à coup sûr dans leur manière de vivre, de nombreuses occasions de gémir. Tacite nous apprend en effet qu'en dehors de la guerre avec son corollaire de blessures de tous ordres et de la chasse, leur temps se passe « beaucoup à manger et à dormir sans s'occuper de rien [11] ... Boire des journées et des nuits entières n'est une honte pour personne » [12].

Gros mangeurs et surtout de venaison, les Scandinaves étaient aussi bons ivrognes ; joints à leur inactivité, ces excès étaient bien faits pour jeter, un jour ou l'autre, le plus fort sur la couche de peaux de bêtes

où gémit le malade ! Enfin, chez les femmes, s'y ajoutaient, comme causes de maladies, des grossesses répétées et souvent multiples.

Il n'est pas douteux, d'autre part, que les peuples du Nord connurent comme les autres, les épidémies plus meurtrières encore qui semèrent la terreur ; la peste qui ravagea la Germanie en 801, probablement l'épidémie Wallonne de 834, celle de Morinie en 870, la peste de 927 et celle de 990. Cette dernière sévit dans les îles Zélandaises avec une telle violence, que le pieux chroniqueur Jean Reygersberg note naïvement que la mortalité fut alors si grande que les vivants, ennuyés d'enterrer les morts, prirent le parti de mourir avec eux.

La nécessité d'un art de guérir s'imposant ainsi, que fût cet art ? Il fut un mélange d'empirisme et de magie.

Car s'il semble bien que l'expérience dût être notre plus ancienne maîtresse, la religion et la magie naquirent si tôt, que la médecine, dès sa première ébauche, fut un mélange de recettes dues à l'observation ou au hasard, de prières et de superstition, d'autant mieux confondues d'ailleurs que le même chef de famille était tout à la fois prêtre, sorcier et médecin. A l'époque où nous la regardons, la Scandinavie est arrivée au stade de civilisation déjà avancée où le même individu ne joue plus ces trois rôles, et cependant mystique et empirisme sont toujours réunis. Ainsi, lorsque Sigurd, dans *La Science de Griper* interroge son oncle maternel, qui connaît l'avenir, et lui demande ce que lui ensei-

gnera la Walkyrie de la montagne, quand il l'aura éveillée, Griper répond : « Elle t'enseignera toutes les runes qui sont du domaine des hommes »... et à composer les baumes propres à guérir les maux des hommes » [13]. Ainsi il y a les runes, mais aussi les baumes et les onguents ; nous le voyons dans la légende germanique de Gudrune, après la lutte des Rois Hagen et Hettel :

« Hettel fit venir Wate ; on savait depuis longtemps qu'il était versé dans l'art de guérir ; il l'avait appris d'une sorcière. Wate savait panser maintes blessures du corps. »

et plus loin :

« Le Preux avait enlevé ses armes. Il était occupé à panser lui-même ses blessures ; il prit en main des simples de grande vertu et une petite boîte dans laquelle il y avait un onguent.

Puis il soigna le Roi Hagen...

Quand il eut soigné les plaies avec le dictame et certains élixirs vulnéraires, la douleur qui avait été vive, disparut. Alors, il fit application de son onguent. Hagen appela sa fille qui le trouva réconforté.

Le Maître guérisseur était fort occupé ; il soignait tant de gens !...

Il guérit d'abord Hettel, puis les autres blessés, autant qu'il y en eut. Il prolongeait la vie de ceux que nuls soins ne pouvaient sauver. Il ranimait ceux qui étaient près de mourir » [14].

Doués d'une telle puissance, « les maîtres guérisseurs » sont donc primitivement des guerriers et même

des héros, mais le moment vint vite où les combattants laissèrent à d'autres le soin de panser les blessures qu'ils avaient faites. Et sans doute parce qu'Apolon, à la fois Dieu de la poésie et de la médecine, ne pouvait moins faire pour les poètes, la médecine revint pour une part aux Skaldes. La preuve en est ce récit, entre maints autres, que nous a conservé L. Pineau [15] :

« Une jeune fille était malade et nul ne savait la guérir. On eut recours à Egil Skallegrimsin, le fameux Skalde. Il vint et découvrit la cause du mal. C'était une arête de poisson sur laquelle on avait gravé des runes et qu'un page avait jetée sous le lit de la jeune fille sans penser à mal ! »

Toutefois de très bonne heure et bien davantage, le soin des blessés et des malades fut confié aux femmes. Femmes-médecins que l'on trouve dans l'enfance de presque tous les peuples, mais chez celui-ci plus que chez les autres, et qui furent souvent des princesses, mais parfois aussi d'humbles servantes. D'ailleurs, ne pouvons-nous voir dans ces situations élevées que prêtent si volontiers les Skaldes aux guérisseurs, la traduction naïve de la haute estime dans laquelle ils les tenaient ? — « Honorés » de cette façon, les médecins l'étaient aussi d'une autre plus « sonnante ». Ainsi, quand Tornod, le Skalde, après la bataille, était entré dans la petite cabane où s'abritaient les blessés :

« La femme-médecin lui dit : « Fais-voir tes blessures et je vais les panser. » Tornod s'assit et ôta ses vêtements... Il retira l'anneau d'or de son poignet, le

donna à la femme-médecin et la pria d'en faire ce qu'elle voudrait. « C'est légitime propriété, dit-il, le roi Olaw m'a donné cet anneau ce matin » [16].

Enfin, nous reconnaissons l'apparition précoce de spécialisations médicales. Celle qui créa les sage-femmes est toute naturelle et dut naître si tôt qu'au temps où fut composée la légende du chevalier au cygne, elle était déjà si ancienne qu'elle fournissait des faiseuses d'anges.

« Quand le roi Oriant dut lever une armée pour défendre son royaume, il confia à sa mère Matabrune la reine Béatrix, qui était enceinte. Aussitôt la belle-mère de faire venir une sage-femme, et celle-ci partageant ses inimitiés et escomptant un profit, lui proposa : « Si vous l'approuvez, je tuerai l'enfant à sa naissance, et dirai au roi que c'est Béatrix qui l'a tué » [17].

Mais il était aussi d'autres spécialisations, celles-là « thérapeutiques » : les runes, en effet, écrit L. Pineau, ne sont pas à la portée du premier venu ; il est même rare que la même personne les connaisse toutes : tel en possède quelques-unes, tel autre quelques autres...

Spécialisés ou non, il y eut donc des médecins chez les Scandinaves païens. Ce furent d'abord les chefs de famille et les héros ; puis des hommes touchant au divin, tels les poètes et surtout des femmes. Médecine mêlée de magie, cet art n'en fut pas moins en tel honneur, qu'il suffit au dieu Odin de se dire habile « *Arte medicam* » pour être admis au palais du roi des Ruthènes, auprès de sa fille.

CHAPITRE IV

Les acquisitions de l'empirisme médical

Sachant ce qu'était la médecine scandinave et ses praticiens, il n'est pas sans intérêt de connaître les données que leur avait fournies l'observation, tant sur l'anatomie du corps humain, que sur sa physiologie et sa pathologie.

Tout d'abord, et nous n'en serons pas étonnés, c'est une légende qui nous donnera la liste, bien incomplète hélas, des principales parties de notre corps :

« Vivait au commencement des temps, Ymir, le vieux géant du froid, que tuèrent les trois frères : Odin, Vili et Vé, la première trinité divine. De son cadavre les dieux firent le monde. La terre fut créée avec la *chair* d'Ymir, ses *os* formèrent les montagnes, ses *dents* les pierres, ses *cheveux* les arbres, et ses *sourcils* une barrière qui entoure la terre comme l'entoure l'océan, formé du *sang* d'Ymir. Ce sang a rempli aussi les lacs. Puis, les Dieux ayant élevé le *crâne* du géant au dessus de la terre, en firent le ciel, tandis que les pesants nuages furent créés avec sa *cervelle* » [18].

Par ailleurs, dans le voyage de Gylfe, nous entendons parler des ongles ; et plus loin, quand le Dieu

Thor veut abattre le géant Skrymer, il le frappe d'un coup de son marteau à la tête, d'abord inutilement sans choisir sa place, puis toujours sans effet « au milieu du crâne » et enfin à la « tempe ». Les joints faibles de la boîte crânienne sont donc ici bien observés, et de même, lorsque Sigurd frappe le meurtrier de son père d'un coup de taille remontant, Begin chante avec exactitude : « l'épée bien affilée a coupé les côtes du meurtrier de Sigmund et les a rejetées vers les omoplates. » — Plus précises encore sont deux indications de trajets de flèches dans l'épopée de la Finlande. — Dans le premier récit... « la flèche toucha juste ; elle frappa le cheval de Wainamöinen à la hanche gauche, lui transperça les chairs et l'atteignit à la rate ».

Dans le second, un berger dresse une embuscade au joyeux Lemmikäinen.

« (Dès qu'il le vit), le berger tira du fond des eaux uns erpent monstrueux et il l'envoya à travers le cœur du héros, le foie de Lemmikäinen, de manière qu'il le transperçât de l'aisselle gauche à l'épaule droite ».

Ce trajet qui figure évidemment celui d'une flèche respecte bien nos conceptions actuelles de l'anatomie. — Bien renseignés, les poètes du Nord l'étaient également sur les finesses de structure même du cœur ; c'est ainsi que dans la Saga de Saint Olav — il est vrai d'un siècle postérieure au temps qui nous occupe — Tor-nod, le skalde du roi, distingue les fibres musculaires : « les unes rouges, les autres blanches » de « la graisse » du cœur. Ils connaissent également les nerfs, les muscles et leurs tendons. Sur les organes génitaux, les

anciens récits scandinaves sont d'une discrétion remarquable, comme si une pudeur native, qui est restée dans le caractère des peuples du Nord, avait détourné les poètes de tels objets. Cependant deux passages témoignent chez eux des connaissances assez précises : le premier sur les effets de la castration dans le comportement des animaux mâles, au point que le terme de « châtré » est une injure, — le second sur les organes profonds de la femme.

* * *

Leurs conceptions de la physiologie ne le cèdent en rien à leurs connaissances anatomiques.

Et tout d'abord le problème de la vie s'est posé aux anciens penseurs scandinaves, et il semble bien qu'ils en aient eu une idée assez loin poussée et déjà subtile. Ils la conçurent chez l'individu comme un faisceau de forces, maintenu à peu près dans son intégrité jusqu'au moment où la mort les désunit. Mais cette dissociation est différente suivant les circonstances dans lesquelles cette dernière se produit. C'est ainsi que les forces vitales qui s'échappent au cours d'une maladie sont la proie d'un invisible loup dévorant, et que le peu qu'il en reste quand vient la mort, ne peut élever l'âme au ciel. Au contraire, celles que libère en un seul moment le glaive du combat, emportent le guerrier tout droit, parce que ces forces restent utiles aux dieux. Conception incertaine sans doute ? Mais lorsque nous admettons nous-mêmes que notre vie

individuelle est faite du total de nos vies cellulaires et d'une inconnue qui échappe à nos investigations, pouvons-nous la tarer d'imprécision et la juger moins bien fondée que la nôtre ?

Passant de la biologie à la physiologie générale, nous sommes frappés par la place considérable qu'y tient le sang. Outre que les barbares sont accoutumés à ses larges effusions dans les batailles, il est pour eux le siège par excellence de la vie. De là, telles coutumes que l'on rencontre aujourd'hui encore chez les peuples restés sauvages, comme celle de sucer le sang de l'ennemi après l'avoir achevé, pour s'assimiler sa force et sa vitalité ; ainsi peut-on lire dans le *Chant du Soleil* : « les blessures faites par eux, ils les suçaient suivant les anciennes coutumes » de même pour le cœur « organe de vie » auquel les barbares rapportaient l'intelligence, l'amour ou la haine et la cruauté, et plus souvent encore le courage, tout en proportionnant ces qualités au volume et à la consistance de l'organe. Mais en outre, et ceci nous amène à considérer l'opinion scandinave sur les fonctions de nutrition, ils croyaient à la transmissibilité de telles vertus par l'alimentation : aussi voyons-nous le père nourricier d'Ilgialdi Ilbradi, roi d'Upsal, au VIII^e siècle, faire rôtir un cœur de loup et le lui donner à manger pour entretenir sa haine. Il est même permis de penser qu'en application pratique, cette attribution du courage au cœur a conduit les Scandinaves à manger le cœur humain.

Enfin, et ces observations ne sont pas banales en

considération de l'époque que nous étudions, ils savaient l'importance de l'hygiène alimentaire et les conséquences funestes des excès dans le boire et le manger.

« Le gourmand, s'il ne s'éprouve pas lui-même, se jette dans les bras de la mort...

« L'ivresse empêche l'homme de savôir ce qu'il dit » [19].

Pour ce qui est des fonctions de relation, notons que les Scandinaves savaient attribuer nos mouvements à l'action musculaire, puisqu'ils savaient trancher les tendons d'un captif, afin de lui rendre la marche impossible, et qu'ils avaient observé l'irréparabilité, au point de vue fonctionnel, de la lésion non traitée, par suite de la rétraction même des muscles.

Quant aux fonctions de reproduction, l'imagination populaire s'est donnée libre carrière dans les légendes Nordiques. C'est ainsi que nous voyons dans le poème de Hyndla, le « noble général du javelot » mis au monde par neuf vierges !

Cependant le poète n'ignore pas qu'il faut aux hommes « le plaisir que donne la possession d'une femme » et connaît les effets de la castration, aussi bien que la durée d'une grossesse normale : « Neuf mois s'écoulèrent et Edda donna le jour à un fils. »

* * *

Passant du normal au pathologique, pourrions-nous recueillir des détails précis sur les connaissances des Scandinaves ?

La pathologie externe, chez ces peuples surtout guerriers, semble se réduire à d'innombrables blessures : fractures des membres et du crâne, entorses, luxations, éviscérations, sont le résultat naturel des batailles et pugilats innombrables que rapporte l'épopée scandinave. La part de l'exagération héroïque étant faite, il n'est pas douteux que ces hommes rudes étaient remarquablement taillés pour les supporter.

Dans le domaine de la pathologie interne, l'énorme place qu'y vient prendre encore la magie pour l'explication pathogénique de divers symptômes observés, laisse peu de champ à notre désir de classification d'entités morbides nettement distinctes. C'est à peine si dans cette littérature nous relevons quelques noms de maladies, telle la peste, au sens général d'épidémie, l'empoisonnement, très fréquent par accident ou par crime, la phtisie, et aussi les « maladies d'esprit ». Pour ces dernières, nous remarquons dans les Sagas le tableau terrifié d'un accès de fureur épileptique, cette « fureur des Bersaerks » que Pineau déclare caractéristique de l'âge barbare scandinave, et dont Saxo Grammaticus [20] fournit plusieurs exemples, le plus typique étant celui des sept fils de Sywald. Quand survenait l'accès, hurlant comme des fauves, ils tiraient la langue, écumaient, grinçaient des dents, mordaient dans leurs boucliers. Leur force semblait alors décuplée et ils l'employaient à détruire, n'épargnant rien de ce qui se trouvait sur leur route. Puis, la crise passée, ils tombaient sans force dans un lourd anéantissement, d'où ils sortaient parfois sans se sou-

venir de leur fureur, parfois avec assez de mémoire pour en avoir honte.

Dans la vieille chanson populaire du mariage de Sahmon, l'amnésie est complète. Sahmon a invité à ses noces le roi, la reine, toute la cour, et aussi ses deux concubines :

L'une lui donne à manger ;
Inquiet il est assis à table.
L'autre lui donne à boire :
Inquiet il va et vient dans la salle.

Sahmon s'en va au mur
Et dit à son épée tranchante :
« Ecoute, ô mon épée si bonne,
« Te plaît-il de boire du sang d'homme ? »

A ces mots l'accès le saisit, il tue sa nouvelle épouse et massacre les gens de la noce, jusqu'à ce qu'enfin on s'en rendit maître.

Et s'emparèrent de Sahmon, au lit le mirent.
Si fatigué il s'y endormit.
Sahmon se réveille, autour de lui il regarde.
« Où donc est la femme que j'ai prise hier ? »

Et quand on lui raconte sa fureur meurtrière de la veille, Sahmon désespéré se tue.

Mais nous avons vu qu'au début de son accès, Sahmon parle à son épée, qui ensuite semble frapper d'elle-même ; ainsi une fois de plus, la magie vient se mêler à la médecine.

Il est certain qu'en pathologie externe et plus spécialement sous le rapport de l'anatomie, les Scandi-

naves barbares furent capables d'observation juste. Mis en présence des maladies, les hommes n'étaient pas changés et leurs dons naturels restaient les mêmes, mais là où les causes sont plus cachées la magie pèse plus lourdement sur les esprits. Comment par exemple, sans elle, la morsure venimeuse, plaie bénigne, peut-elle avoir des conséquences mortelles ?

De l'héritage mystique du passé, l'empirisme, qui est la forme première de la science médicale, ne se dégage que peu à peu. Il s'en libère plus vite pour ce qui touche à la pratique, mais aisément pour ce qui est des théories.

Or, la pathologie interne est pour celles-ci un champ d'une merveilleuse fécondité ; même aujourd'hui, de combien d'hypothèses incertaines et que demain démentira, ne le voyons-nous pas encombré ? Voilà pourquoi, il n'est pas étonnant que la pathologie externe ait marqué les premiers progrès, et pourquoi ces progrès doivent apparaître — et apparaissent en réalité, — plus manifestes encore dans le domaine de la thérapeutique.

CHAPITRE V

La chirurgie et la thérapeutique

C'est bien, en effet, dans le domaine de la chirurgie que l'empirisme scientifique se dégage de lui-même, de l'ensemble des moyens de guérir auxquels les Scandinaves barbares eurent recours.

Prenons par exemple, le traitement des fractures. Certes, les enchantements y figurent en première ligne ; mais on ne peut s'empêcher de remarquer avec quel soin, l'os est lié à l'os pour que la fracture soit guérie. Nous faisons allusion à un chant du ix^e siècle, non point scandinave, il est vrai, mais tudesque, où dieux et déesses de Scandinavie, font une promenade dans une forêt. Au cours de celle-ci le cheval de Balder fit un faux pas et se brisa la jambe :

« Alors, Waden essaya les enchantements qu'il savait :

Il répara le désorde de l'os, le désordre du sang,
Le désordre du membre,
Il lia l'os à l'os, le sang au sang,
Le membre au membre,
Et ils restèrent unis. »

Dans le traitement des plaies et blessures, la part de la thérapeutique vraie est plus manifeste et paraît

même importante. Il est permis de penser en effet, que beaucoup de ces runes qu'employent si souvent les guérisseurs étaient des formules surtout médicales, gravées sur des écorces de crainte d'oubli. Et s'il s'agit d'onguents ou de baumes, puissants sans doute par vertu magique, ce sont tout de même des baumes et des onguents. Ce n'est donc pas de thérapeutique magique qu'il s'agit, mais d'association de la magie curative à la thérapeutique médicale vraie. Le plus bel exemple s'en trouve dans l'épopée finnoise, *Le Kalévala*.

Le héros *Wäinämönen* s'était blessé avec une hache et le sang coulait à flots. Pour arrêter l'hémorragie il fallait réciter sur la blessure la légende de l'origine du fer, parce que le fer l'avait causée, et prononcer une incantation.

Wäinämönen récite la légende. Un vieillard prononce l'incantation : « Cesse de couler, ô sang ! cesse, ô sang chaud de jaillir !... et plus loin : « O *Hukko*, créateur très haut, O *Jumala*, viens, car on a besoin de ton secours. Bouche avec ta main épaisse, avec ton large pouce, ce trou horrible, cette plaie béante... » — la suite est pour nous d'un intérêt plus grand, et, quoique le passage soit un peu long, il convient de le rapporter :

« Le vieillard ferma lui-même la bouche du sang ; il enchaîna le torrent rouge ; puis, il envoya son fils à la forge pour y préparer un baume, un baume fait avec la semence de gazon, avec les tiges de mille plantes saturées de miel. Le jeune homme s'achemina vers la forge ; il rencontra un chêne et lui dit : « As-tu du

miel sur tes branches, du miel sous ton écorce ? »

Le chêne répondit avec sagesse : « hier le miel a coulé sur mes branches, il a inondé ma couronne, un miel tombé du haut du ciel, du haut des nues liquéfiées ».

Le fils du vieillard coupa les branches du chêne, les rameaux de l'arbre fragile ; il prit ensuite de la semence de gazon ; il prit les tiges de mille plantes, de ces plantes qu'on ne voit pas croître dans tous les lieux du monde.

Et il mit une chaudière sur le feu, et il la remplit de l'écorce du chêne et de mille plantes belles à voir.

La chaudière commença à bouillonner avec force, elle bouillonna trois nuits entières, trois jours de printemps. Alors le fils du vieillard examina si le baume était prêt, s'il possédait une vertu infailible.

Le baume n'était pas encore prêt, il ne possédait pas une vertu infailible. Le fils du vieillard y ajouta de nouvelles semences de gazon, de nouvelles plantes, qui avaient été apportées de loin, d'au delà de cent chemins ; des semences de gazon, des plantes données par neuf sages, par neuf sorciers de ceux qui, par leur seul regard communiquent aux choses, une vertu magique. Et il fit de nouveau bouillir la chaudière pendant trois nuits, pendant neuf nuits, puis il examina encore si le baume était prêt, s'il possédait une vertu infailible.

Un tremble s'élevait au milieu d'un champ, un tremble chargé d'une foule de branches. Le fils du vieillard l'abattit, le fendit en deux parties, et après

l'avoir frotté avec le baume magique, il dit : « si ce remède est bon, s'il peut s'appliquer avec efficacité sur les blessures, que le tremble reprenne sa forme première, qu'il devienne plus beau qu'il n'a jamais été ! »

Soudain les deux parties séparées du tremble se rejoignirent et il devint plus beau, plus entier qu'il n'avait jamais été. Le fils du vieillard sortit de la forge et porta à son père le baume qu'il avait préparé. « Voilà le remède sûr, le remède infailible ; avec lui tu peux souder les pierres, tu peux unir ensemble tous les rochers ».

Le vieillard goûta le baume avec sa langue, avec sa bouche nue, et il trouva qu'il était bon.

Et il frotta le corps de Väinämöinen, il en oignit sa plaie dans tous les sens.

Lorsque le baume fut étendu sur la blessure...

... Il prépara une étoffe de soie, il la coupa en morceaux et en fit des bandages pour fixer l'appareil sur le genou du pauvre héros, sur le pied de Väinämöinen... Soudain, le vieux Väinämöinen se sentit merveilleusement soulagé, et, bientôt sa guérison fut complète » [21].

Le choix des composants, parmi lesquels l'écorce du chêne, et la minutieuse préparation du baume ne sont pas seuls remarquables ; l'expérimentation du remède avant son application humaine, pour étrange qu'elle soit ici dans ses détails, est plus remarquable encore. Enfin, la pose d'un appareil de bandes de soie témoigne d'un art déjà assez loin poussé.

Cette remarque dernière trouve sa confirmation dans la littérature scandinave proprement dite, où quelques pages, moins riches de détails que ce qui précède, nous ont gardé cependant des indications curieuses. Il y a dans *Heimskingla* deux passages d'un particulier intérêt. L'un est la cure d'un abcès de l'amygdale par le roi Olav. L'autre est le récit de la mort de Tornod le Skalde. Certes, le *Saga du Roi Olav* est de basse époque, pour les temps plus anciens où nous essayons de remonter ; mais pour le sujet particulier qui nous occupe, elle ne perd pas pour cela toute valeur. D'autre part, le merveilleux païen en a disparu et cela pour nous est tout avantage, car les détails que nous donne ici Snorri Sturluson sont de médecine pure.

Les manœuvres du roi pour guérir un abcès de l'amygdale n'ont rien, en effet, qui touche au mystère, et elles constituent si bien une intervention empirique que nous avons connu un médecin qui, de nos jours, usait de pareille méthode et même avec beaucoup moins de douceur que n'y en apportait le roi de Norvège :

« Au temps où le roi était en Gardariki, il arriva que le fils d'une puissante veuve eut un abcès dans la gorge ; cet abcès grossit de telle sorte que le jeune garçon ne pouvait plus avaler aucune nourriture et on croyait qu'il allait mourir ». La reine Ingegerd conseilla de montrer le malade au roi et la pauvre veuve lui conduisit son fils.

« Elle dit que la reine l'avait envoyée : « et elle m'a prié de vous rapporter ses paroles, à savoir que vous

appliquiez la médication que vous connaissez, et elle m'a dit que tu étais le meilleur médecin ici de la ville ». Alors, le roi entourra de ses mains le cou du garçon et manipula longtemps l'abcès jusqu'à ce que le garçon ouvrit la bouche. Le roi prit alors un pain et le rompit ; il disposa les morceaux en croix dans sa main ; puis les mit dans la bouche du garçon qui les avala. A la suite de quoi tout le pus sortit de l'abcès, et le jeune homme fut complètement guéri [22].

La fin du récit, que nous a laissé Snorri Sturluson de cette cure, est remarquable en ce qu'il nous montre un retour offensif des idées religieuses sur le terrain propre de la médecine.

« Au commencement, dit-il, cela fut interprété dans ce sens que le roi avait de bonnes mains de médecin, comme on dit des hommes qui pratiquent beaucoup cet art, qu'ils ont de bonnes mains. Mais plus tard, quand ses miracles furent universellement connus, cela fut compté pour un miracle véritable ».

Rien de pareil dans l'histoire de Tormod le Skalde [23] qui, hors de tout miracle, est purement médicale. Tormod avait été blessé à cette « attaque da Dug » où le roi Olav était mort. Il s'écarta du champ de bataille et vint s'abriter dans une cabane où une femme pansait les blessures des guerriers. Un feu brûlait sur le sol et elle y faisait bouillir de l'eau pour laver les plaies.

« Alors la femme-médecin dit : « Fais-moi voir tes blessures et je vais les panser ». Tormod s'assit et ôta ses vêtements. Quand la femme-médecin vit ses bles-

tures, elle examina la plaie qu'il avait dans le flanc ; elle remarqua qu'il était resté un fer dedans, mais elle ne savait pas avec certitude quel chemin avait pris le fer. Elle avait mis dans une chaudière de pierre de l'oignon pilé, et d'autres herbes et les avait fait cuire ensemble ; elle donnait cela à manger aux blessés et expérimentait ainsi s'ils avaient des blessures perforantes, car elle percevait l'odeur de l'oignon par la plaie, si celle-ci pénétrait dans la cavité des entrailles. Elle en apporta à Tormod et le pria de manger. Il répond : « emporte cela, je n'ai pas la maladie de la bouillie ».

Ensuite, la femme-médecin prit une pince et voulut arracher le fer, mais il tenait ferme et ne vint pas ; il dépassait d'ailleurs fort peu, car la plaie avait enflé. Alors Tormod dit : « coupe jusqu'au fer de façon à pouvoir l'atteindre avec la pince ; puis donne-moi la pince et laisse-moi tirer ». Elle fit comme il disait... Alors Tormod prit la pince et arracha la flèche ; elle était garnie de crochets sur lesquels étaient restées des fibres du cœur, les unes rouges, les autres blanches. Ce que voyant, il dit : « Le roi nous a bien nourris, j'ai encore de la graisse autour des racines du cœur ». Puis, il se pencha en arrière, et il était mort.

A la vérité, la blessure était mortelle, au-dessus en tous cas des moyens de la chirurgie scandinave de ce temps-là ; mais il faut compter comme un acquit précieux de cette dernière, le procédé de diagnostic des perforations de l'intestin qu'on vient de lire. Dans ce domaine de la chirurgie abdominale, les vieux textes

scandinaves nous ont transmis d'ailleurs des faits plus extraordinaires. Il nous suffira de rappeler l'histoire de Hromund Greipson et celle du héros Stoerkodder [24]. A tous deux des guerriers ennemis avaient ouvert le ventre d'un coup d'épée. Hromund Greipson repousse les intestins dans la cavité abdominale, les maintient au moyen d'une ceinture, et court de nouveau au combat. Stoerkodder avait, par surcroît, dix sept blessures. Un paysan le nettoie avec de la neige, arrête le sang, remet en place les entrailles pendantes et entoure l'abdomen d'un bandage fait de branchages. Les deux blessés guérissent parfaitement.

A s'en tenir à cela, il semblerait que la guérison des plaies ait été obtenue sans sutures par première intention. Peut-être pour Stoerkodder en fut-il de la sorte ; les textes sur ce point ne nous renseignent pas ; mais, pour Hromund Greipson, il en fut d'autre manière, du moins si nous en croyons la version rapportée par C. Renooz [25]. Après la bataille, raconte cet auteur d'après Edda [26], sa Svanhvit bien-aimée examine la blessure et la coud magistralement. Soigné par elle, il est bientôt guéri.

Si pareils résultats d'une chirurgie de barbares surprennent, que dira-t-on de l'opération césarienne faite par eux avec succès ? Eh quoi ! l'obstétrique scandinave osa risquer l'hystérotomie et déjà fut capable de sauver la mère et l'enfant ? Nous n'osons pas le prétendre, car le peu que nous savons à ce sujet tient à la légende de Sigurd, telle que l'ont gardée les chants populaires ; et d'autre part, l'heureuse opérée est un

personnage mythique. C'était la femme de Rérir, et Rérir était petit-fils d'Odin. Celui-ci et Frigg avaient envoyé à l'épouse une pomme qui la rendit enceinte, et sa grossesse dura six hivers. « Il fallut bien ouvrir le ventre et le fils qui naquit fut appelé Vöhungr [27] ». On est libre de croire que la fable n'a pu s'établir que sur quelque événement réel qui avait frappé l'imagination des Scandinaves.

On peut aussi penser que cette hypothèse est toute gratuite et que la légende, au point de vue de l'obstétrique barbare, n'a aucune valeur. Ce scepticisme n'est pas sans motifs ; car, si les vieux textes parlent souvent de l'aide à donner aux parturientes, ce n'est pas de secours médicaux qu'il s'agit, mais d'actes magiques.

Tout est magie dans ce domaine, et les femmes-médecins y usaient tour à tour de chants incantatoires, de runes et de talismans.

Dans le poème « les larmes d'Oddrun » Vilmtind a rendu Borgny enceinte, et Borgny ne peut pas accoucher. Alors Oddrun, la sœur d'Attila, vient à son secours :

« Oddrun s'assit avec douceur aux genoux de Borgny, elle chanta avec force des chants magiques à son amie. Alors, la mère et le fils foulèrent la terre..... et la jeune femme gravement malade commença à parler: « Que les..... dieux te soient en aide, puisque tu m'as arrachée au danger! » [28].

Les runes, il va sans dire, ne le cédaient pas aux incantations. Quand la Valkyrie, réveillée par Sigurd

de son long sommeil, enseigne au héros toute la sagesse scandinave, elle lui dit, entre autres choses, d'après la traduction de R. du Puget [29] : « Il te faut connaître les runes de la délivrance, si tu veux aider les femmes en mal d'enfant ; on les trace sur la main et sur toutes les jointures. » E. de Laveleye comprend de façon plus vraisemblable : « On les trace dans le creux de la main et autour du poignet. » [30].

Et cela est à rapprocher, nous ne disons pas de la dévotion à Sainte Marguerite que quelques parturientes invoquent encore pieusement, mais des phylactères au x^e siècle, dits « ceintures obstétricales de Sainte Marguerite » signalés par M. H. P. Touzel, et de la superstition populaire qui fit longtemps — et par endroits fait quelquefois encore — placer sur le ventre des femmes en couches la vie manuscrite ou imprimée de la sainte.

C'est que la superstition n'est pas morte, ni la magie qui renaît sans cesse, ici comme ailleurs, sous des formes nouvelles. Il ne faut donc pas s'étonner que cette dernière ait tenu tant de place dans l'ancienne médecine scandinave. On pourrait presque s'étonner plutôt qu'elle ait cédé, pour la chirurgie, autant qu'on l'a vu, à un empirisme médical, dont les acquisitions étaient déjà remarquables.

Enfin, notre chapitre de thérapeutique serait incomplet si, après avoir indiqué que les Scandinaves étaient habiles à composer, à l'aide « d'herbes puissantes », toutes sortes de boissons magiques, philtres de joie, philtres d'amour, eau de réconciliation, boissons de

mémoire et boissons d'oubli, nous ne faisons remarquer qu'ils connurent et de très bonne heure, les bienfaits des eaux minérales et des sources thermales [32].

CHAPITRE VI

L'hygiène privée et publique

Nous avons, plus haut, insisté sur la préférence indiscutable des Scandinaves pour la mort au combat.

Pareille foi détourne de s'embarrasser des règles de conduite quotidienne qui, pour bienfaisantes qu'elles soient, sont autant de chaînes et pousse même tout à l'opposé, à vouloir la vie « courte et bonne ». L'Havamaal l'avait d'ailleurs érigé en précepte : « Il vaut mieux vivre bien que longtemps... » [33] et ce précepte tourne délibérément le dos à l'hygiène. Cependant, nous allons montrer que ces « barbares » n'en ignoraient pas complètement les règles.

Et tout d'abord dans leur habitation privée, si, dans la construction de ces chaumières « en troncs de sapin, couvertes de gazon » qui servaient de logis aux petites gens, c'est-à-dire à la masse, nous n'avons pas relevé de détails qui pussent nettement témoigner d'un souci bien marqué de l'hygiène, nous sommes frappés de reconnaître la sage précaution qu'avait dicté la crainte des incendies dans le choix de leurs emplacements dispersés. Certaines légendes viennent en outre, témoigner d'une propreté voulue de ces

demeures : le dieu Thor avait reçu l'hospitalité d'un paysan. Il tue ses propres boucs, les dépouille, les fait cuire et invite à dîner le paysan, sa femme et ses enfants. Seulement, il place la peau des boucs sur le sol et ordonne aux convives de jeter les os des bêtes sur leurs peaux.

Cela était nécessaire pour qu'au gré de la légende, Thor put, le lendemain, faire revivre les boucs sur leurs os — soit —, mais rapprochons de cela l'aventure de Torodd et de son écuyer que le bandit Armljot Gellini conduit dans un abri. Là, ayant préparé le repas commun, Armljot recommande à ses hôtes de ne rien jeter du manger, ni os, ni miettes [34]. Là viennent plus tard des marchands ; ils dînèrent, et quand ils eurent pris leur repas ils jetèrent tous les os dehors ». Là enfin, entre une sorcière, et « quand elle entra, elle balaya vigoureusement autour d'elle ». Si peu que soit tout cela, un tel souci de la propreté du sol dans les demeures, témoigne que la Scandinavie païenne n'était pas si ignorante de toute hygiène que peut-être on serait tenté de le croire.

Le chapitre des « excréta » en fournit des nouvelles preuves. Tous les auteurs anciens du reste, ont rendu justice à leur propreté corporelle : chaque jour au sortir du sommeil, ils se baignaient, quelle que fût la rigueur de la saison. Tantôt c'était dans l'eau d'une rivière, tantôt dans les flots de la mer, tantôt dans les véritables établissements de bains, que l'abondance des sources d'eau chaude avait, par endroits, fait établir. La mythologie révèle l'existence antique de ces

« Bains de Bassins », et l'histoire confirme les données légendaires. C'est ainsi que, près de Reyker, existaient trois sources d'eau chaude, voisines et jaillissant par intermittences, que l'écrivain Snorron utilisa en 1300, en construisant là des bains restés longtemps célèbres. Que ces ablutions quotidiennes soient le témoignage de l'influence de la religion orientale qui les regarde comme la condition extérieure de la pureté de l'homme, la chose est possible.

Mais aux soins généraux du corps que nous venons de dire, il convient d'ajouter le souci particulier de la propreté des mains lors des repas. « Il faut de l'eau à celui qui vient s'asseoir à votre table, prescrit le Discours Sublime ou Hawamaal [35], car il a besoin de s'essuyer les mains ». Cette règle, toujours suivie, mettrait les barbares scandinaves au-dessus d'un bon nombre de nos contemporains.

Quant aux « applicata », tout en admettant que dans la façon de se vêtir, la tradition, l'imitation des peuples voisins, le désir de paraître et aussi la richesse de chacun comptaient plus que l'hygiène, nous avons déjà noté leur souci de se moins chaudement vêtir l'été que l'hiver.

En outre, un détail, et celui-ci d'hygiène pure, se rencontre dans le Havamaal. Il montre que les Scandinaves n'ignoraient pas le danger de garder sur le corps des vêtements mouillés. Ils le connurent même si bien qu'ils avaient fait de l'obligation de donner des habits secs aux voyageurs, un des premiers devoirs de l'hospitalité. « L'hôte qui vient chez nous, traduit

P. H. Mallet, a les genoux froids, donnez-lui du feu. » Celui qui a parcouru les montagnes a besoin de vêtements bien séchés. »

Des cosmétiques qu'ils employaient, avouons ne rien savoir, mais nous croyons bien que leurs femmes ne se fardaient pas. Cet art, qu'elles n'ignoraient pourtant pas, était assez mal vu. C'est ainsi que dans la Chanson des Nibelunge, lorsque les Burgondes arrivèrent à Bechelaren, le margrave Rudiger ayant demandé à sa femme, à sa fille et aux dames qui les suivaient de faire bon accueil aux chevaliers, le poète fait cette remarque significative : « Elles étaient belles et gentes. Point ne voyait-on là de dames au teint fardé ».

Abordant le chapitre des « Ingesta » rappelons que nous avons vu au début de ce travail quels étaient les éléments de la boisson et de l'alimentation des Scandinaves : viandes d'animaux domestiques et sauvages, légumes divers, farines et céréales et en particulier, d'avoine dont était fait le pain. Mais à la vérité, ils préféraient la chair, qu'ils consommaient bouillie, grillée ou rôtie, prenant les morceaux des deux mains, les déchirant de leurs dents, coupant ce qu'ils ne pouvaient ainsi dépecer avec le petit couteau qu'ils portaient toujours à la ceinture.

Il semble que les excès de table leur furent assez familiers. Cependant, si elles n'étaient suivies, comme il se doit, ni par tous ni toujours, les justes règles d'hygiène alimentaire ne manquaient pas. Le Hama-vaal disait :

« Les troupeaux savent retourner à l'étable et quitter le pâturage; mais l'homme sans honneur ne sait point mettre frein à sa bouche.

L'homme gourmand mange sa propre mort s'il n'y prend garde, et la gourmandise du sot fait rire le sage. »

Contre l'ivrognerie, les préceptes se trouvent partout :

« Affermis-toi dans le lieu où tu te dispose à boire de la bière forte, car le coup de trop fait toucher la terre.

L'ivresse empêche l'homme de savoir ce qu'il fait. Il n'y a rien de plus nuisible que de trop boire de bière, car plus un homme boit, plus il perd la raison. L'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent et leur dérobe leur âme.

La boisson la meilleure est celle qui laisse l'homme reprendre sa raison. »

Si ces préceptes n'étaient pas d'application rigoureuse, une croyance indiscutée faisait écarter de l'alimentation, certains aliments particuliers comme le cœur et la viande de loup, et aussi la chair de serpent parce que, pensait-on, pareils aliments rendent féroce comme les bêtes qui les fournissent.

Sur un autre point, tradition et hygiène s'accordaient à merveille, c'est pour l'alimentation des jeunes enfants. Tacite avait noté pour les Germains: « Chaque mère allaite elle-même ses enfants et ne s'en décharge pas sur des servantes ou des nourrices » [36]. Les Germains de Scandinavie avaient si bien gardé cette antique leçon que la Saga du Chevalier au Cygne fournit aux dires de l'historien latin, une légendaire confirmation:

parce qu'un jeune chef, une seule fois, fut mis par accident au sein d'une femme autre que sa mère, il perdit du même coup une couronne.

Parmi les « Gesta », si l'on dormait parfois une partie du jour et surtout après un festin nocturne, on n'en connaissait pas moins le prix du sommeil de la nuit, et le Havamaal désapprouve les nuits blanches, fussent-elles employées en réflexions profondes : « Le sot passe des nuits entières à réfléchir à toutes espèces de choses. Quand vient le jour, il est fatigué et un souci lui reste ».

Et le même Havamaal dit les avantages du lever matinal...

Enfin, nous retrouvons l'hygiénique souci d'exercice dans les nombreux récits de chasse et de pêche, qui en dehors des combats et des travaux des champs occupaient les loisirs de ce peuple primitivement sportif. Nous notons même, dans le voyage de Gylfe, que le roi de Suède, venu au palais des Ases, y vit un homme qui jonglait avec des glaives, d'autres qui se livraient à des combats simulés, d'autres occupés à divers exercices.

Et plus loin, Har, renseignant Gulfe sur le genre de vie des Einhversjars dans le Walhall d'Odin précise :

« Tous les jours après avoir fait leur toilette, ils prennent leurs armes, se rendent dans la cour pour combattre et se vaincre mutuellement, ce sont leurs jeux ».

Pour ce qui a trait à l'hygiène publique, remarquons que les Scandinaves créèrent de bonne heure des

agglomérations ceintes de fossés et qu'ils choisissaient pour leurs burgs des ilots ou des terrains entourés d'eau artificiellement, ce qui n'est nullement en contradiction avec leur opinion sur l'insalubrité des marais. Ce que nous savons de leur propreté individuelle autoriserait à penser que dans ces agglomérations urbaines, existait au moins une ébauche, si simple qu'on la puisse imaginer, de réglemens de voirie.

En réalité, non seulement nous n'en avons découvert aucune mention ; mais encore lorsque, dans son *Histoire sur l'Hygiène sociale* [37], Th. Weyl note que dans les anciennes habitations du Nord, les immondices étaient déposés à l'extérieur, il paraît bien indiquer que soit l'enfouissement, soit l'incinération des ordures n'étaient pas réglementés, et que l'idée même d'une hygiène urbaine obligatoire n'était pas encore née.

Comme habitations publiques n'existaient alors que les résidences de chefs ou de rois, qu'on peut par certains côtés regarder comme telles, et des temples. Pour les premières, longues suites de vastes salles abritant un grand nombre de guerriers et de serviteurs, leurs multiples inconvénients de promiscuité étaient-ils compensés par leurs avantages d'aération ? Quelques divisions y permettaient cependant des retraites privées, et à leur occasion, l'hygiéniste peut retenir un détail : la présence de nombreuses allées offrant, en cas d'incendie, autant de dégagements possibles.

Par ailleurs, les maisons étaient de préférence orien-

tées Est-Ouest ; mais cette disposition semble relever de traditions religieuses.

Au sujet des temples, notons enfin le soin mis à purifier le sanctuaire des cadavres des victimes, souvent humaines d'ailleurs, aussitôt après le sacrifice. A cet effet s'ouvrait parfois tout à côté un puits profond où leurs dépouilles étaient précipitées.

Et ceci nous conduit à envisager les différents modes d'inhumation qu'utilisèrent les Scandinaves.

Les renseignements que nous avons pu recueillir sur ce sujet sont assez nombreux mais parfois contradictoires : cela tient sans doute, à ce que des peuples divers sont venus se mêler sur le même sol, et apportant chacun leurs traditions particulières. Quoi qu'il en soit, il semble bien que le mode le plus ancien ait été l'exposition du cadavre, sa suspension aux arbres, ou sa mise dans un tronc d'arbre abandonné ensuite à la mer.

Mais assez tôt, et fort heureusement pour l'hygiène, ces pratiques furent délaissées et remplacées soit par l'inhumation en position accroupie, soit par un mélange des deux méthodes, le cadavre étant d'abord incinéré, puis ses cendres recueillies dans une urne que l'on inhumait ensuite. Nous voyons même dans l'Edda, pour les funérailles de Balder, un esquif poussé à la mer portant les bûches en flammes sur lequel a été placé le corps du roi.

Vers 270 après J.-C. commença l'âge des collines, tumuli, tertres, ou des tombeaux. On élevait ces tertres, dans une plaine afin de perpétuer la gloire à laquelle

le mort s'était efforcé d'accéder durant toute sa vie, et nous entendons dans le « chant de Sigurd » :

« Elève un monticule à celui qui est mort... Lave-lui les mains et la tête, peigne ses cheveux et sèche-les ».

Mais cette coutume, apportée par Odin ne prévalut jamais complètement, et la crémation durait encore chez les Vikings au ix^e siècle. En même temps que le cadavre du guerrier fameux, l'on brûlait aussi ses esclaves égorgés, parfois même son épouse, car elle devait faciliter l'accès de son mari au ciel.

Remarquons cependant que la pratique de l'inhumation devait être assez répandue pour qu'on ait pu noter la plus longue conservation des corps dans le sable que dans la terre. Ainsi, lorsqu'on retrouve le cercueil du roi Olav, celui-ci est resté entier et l'on crie au miracle, mais la Reine dit : « Les cadavres pourrissent très lentement dans le sable ; Olav ne serait pas conservé s'il avait été mis dans la terre ».

Là devra hélas se borner notre cueillette de détails concernant l'hygiène publique des Scandinaves. L'idée même n'en viendra que beaucoup plus tard.

On ne trouve rien par exemple sur les mesures assurant à la population l'eau potable ou une protection sociale contre les épidémies.

Sur ce dernier point, il est remarquable que la plus ancienne léproserie du Danemark ne remonte pas au delà de 1160.

Sur le premier, Th. Weyl a pu écrire (p. 20) « dans

ces états du Nord de l'Europe, jusqu'au xvi^e siècle, les conditions sanitaires de l'eau potable furent déplorable ».

De même, nous n'avons rien découvert concernant la réglementation des professions. Au début ce fut la guerre, et toujours la guerre, puis vint une richesse agricole, puis le commerce, enfin apparurent les clercs avec le christianisme.

En revanche, nous pourrions nous arrêter à considérer les mœurs vitales de cette société, nous voulons parler de celles qui entourent le mariage et la natalité.

Il semble bien que la polygamie put paraître aux Scandinaves l'état idéal, mais aussi qu'elle ne put guère être pratiquée que par les chefs qui se faisaient gloire du nombre de leurs épouses, et avaient sur elles droit de vie et de mort, comme du reste sur leurs enfants. Pour le peuple, peut-être même existait-il pénurie de femmes, car la naissance d'une fille était généralement une déception, pouvant entraîner la décision paternelle de son abandon immédiat.

L'union du frère et de la sœur était proscrite et le séducteur condamné, bien que l'antique loi de l'hospitalité fit mettre, à la disposition de l'hôte la femme de la maison ; ainsi en est-il dans le voyage d'Odin.

Le choix d'une épouse, beaucoup plus que par intérêt, était dicté par son « embonpoint » et ses aptitudes probables à donner des enfants nombreux et surtout « mâles ». « Borner le nombre de ses enfants, écrit Tacite, y est flétri comme un crime », et les jumeaux

durent être fréquents car on en trouve maintes mentions.

Il est vrai que la morbidité infantile devait lourdement frapper ces peuples, et la mortalité décimer leurs enfants, car le même Tacite nous les montre, « fils de maîtres et fils d'esclaves, élevés de la même sauvage manière, nus, et d'une saleté repoussante ».

Néanmoins, cette multinatalité qui est la première force des peuples, fut assez puissante pour expliquer l'expansion formidable qu'ils eurent aux ix^e et x^e siècle, les faisant coloniser l'Islande, et jeter leurs essaims dévastateurs, sur toutes les côtes de l'Europe.

CONCLUSIONS

A nous lire, l'amateur exclusif de précisions scientifiques aura peut-être été déçu. La faute en est aux sources purement littéraires et anciennes de notre étude.

Souhaitons toutefois, qu'au contact des Skaldes Scandinaves, il ait au moins été saisi par le charme poétique de leurs œuvres, et sans effort retenu par la naïveté souvent plus apparente que réelle de leurs récits.

Ayant fondé nous-même sur eux notre opinion, nous pensons qu'il la voudra bien admettre : à savoir, que dans la Scandinavie païenne déjà plus civilisée que barbare, devant la magie qui survécut d'ailleurs à la mort des dieux, l'empirisme médical avait acquis une puissance qui déjà aussi comptait. La lutte dura longtemps au chevet des malades et des blessés ; mais lorsque le médecin remplaça le guérisseur, la science médicale l'emporta pour toujours sur la magie curative.

Protée aux formes sans cesse renouvelées, le sorcier cependant vit encore, car le mystérieux nous séduit toujours, parce que nous restons enveloppés de mys-

tères ; et, comme le dit la chanson populaire qui garde le souvenir des exploits des guerriers d'Högen et de Hédin, et du miracle de leur résurrection quotidienne, « cela durera jusqu'à la fin du monde ».

Vu :

Le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu :

Le Doyen de la Faculté,
TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

1. MAURY (A.). — *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1880.
2. FIRMERY. — *Introduction à sa traduction des Nibelunge*, in-12°. A. Colin, Paris, 1909, p. 31.
3. TACITE. — *Mœurs des Germains*, chap. XLVI, p. 640, dans l'édition de Burnouf, in-12°. Hachette, Paris, 1865.
4. MONTBRON (J.-C.). — *Les Scandinaves*, 2 vol. in-8°. Maradan, Paris, 1801, t. 1, p. 55.
5. *Ibidem*, t. II, p. 181 et 309.
6. On lit dans le *Poème d'Odin*, § 25 : donne une pièce de monnaie et le peuple te louera (poème sur Velund, traduction R. du Poujet).
7. Chant de Sigurdrifa, § 20, dans les *Eddas*, *loc. cit.*, p. 356.
8. Poème de Harbard, § 20-22, dans les *Eddas*. *loc. cit.*, p. 208.
9. *Eddas*, édition de P.-H. Hallet, in-12°, Barde, Genève, 1787, p. 86. Comparer les traditions grecques suivant lesquelles : Dhoronée, le premier homme, est fils de la nymphe Mélia (le frêne). La troisième race d'Hériode sort des frênes (Travaux et Jours, 145).
10. Poème antique sur les Voëls, § 25, dans les *Eddas*, traduction R. du Poujet, p. 315.
- 10 bis. KRAPPE (Alexandre H.). — La genèse des mythes, in-8°, Payot, Paris, 1938, p. 279, substitue dans cette légende l'orme à l'aulne.
11. TACITE. — *Mœurs des Germains*, § XIV, édition Nisard, in-8°, F. Didot, Paris, 1869.
12. *Ibidem*, § XXII.

13. *La science de Griper*, § 17, traduction R. du Poujet, *loc. cit.*, p. 326-227.
14. *Gudrunne*. — Traduction L. de Rocmont, in-16° alzco. Flammarion, Paris, s. d., p. 107 et 109.
15. PINEAU (L.). — *Les Vieux Chants Populaires Scandinaves*, 2 vol. in-8°. Bouillon, Paris, 1898-1901, EI, p. 55.
16. SNORRI STURLUSON. — *Heimskringla*, traduction G. Sautreau, in-8°. Payot, Paris, 1930, p. 289.
17. Légende du Chevalier au cygne dans les *Sagas du Nord*, par L. de Baecker, in-8°. Didron, Paris, 1867, p. 43.
18. HALLET (G.-P.). — *Edda*, in-12°. Buisson, Paris, 1787, p. 78, et R. du POUJET, *Les Eddas*, in-8°, Paris, s. d., p. 23.
19. *Poèmes d'Odin*, traduction R. du Poujet.
20. SAXO GRAMMATICUS. — *Geschichte Däenmarks*, VII, p. 221.
21. *Le Kalévala*, IX^e traduction Léouzon-Le-Duc, in-8°. Marpon et Flammarion, Paris, 1879, t. I, pp. 75, sq.
22. Snorri STURLUSON. — *Heimskringla*, Saga de Saint Olav, *loc. cit.*, § 189, p. 225.
23. *Ibidem*, § 234, pp. 288-289.
24. GARRIGUES (Albert). — Voir *Association médicale*, in-8°, août 1933.
25. REIVÖZ (C.). — *L'Ere de Vérité*, 6 vol., in-8°. Gérard, Paris, 1921-1928, t. IV (1926), p. 66.
26. Malheureusement C. Benooz ne fournit aucune référence bibliographique qui permette de retrouver cette aventure dans l'*Edda*, et nous n'avons pas su la rencontrer.
27. PINEAU (L.). — *Les Vieux Chants scandinaves*, *loc. cit.*, t. II, (1901), p. 185.
28. *Les larmes d'Oddrun*, §§ 6-7-8, traduction R. du Poujet, *loc. cit.*, p. 394.
29. *Le chant de Sigurdriða*, § 9, traduction R. du Poujet, *loc. cit.*, p. 355.

30. LAVELEYE (E. de). — La Saga des Nibelungen dans l'*Edda* et dans le *Nord Scandinave*, in-12°, Lacroix, Bruxelles, 1866, p. 216.
31. GARRIGUES (Albert). — *Art Médical*, n° 88, 31 janvier 1930.
32. — *La Vie Médicale*, 10 janvier 1934.
33. Havamaal, traduction P.-H. Mallet, dans *Edda*, in-12°. Barbe-Manget, Genève, 1787, p. 282.
34. *Saga de Saint Olav*, loc. cit., § 144, p. 201.
35. Havamaal, loc. cit., p. 279.
36. TACITE. — *Mœurs des Germains*, loc. cit., p. 833.
37. WEYL (Th.). — *Histoire de l'hygiène sociale*, in-8°, Dunod, Paris, 1920, p. 76.